

NOTES HISTORIQUES

PIERRE DOUVILLE. — Claude Blanchard, commissaire de l'armée française pendant la guerre de l'Indépendance américaine, était un profond observateur. Il a laissé des Mémoires bien faits et fort intéressants. Ce fut lui qui, un jour, fit à Pawket la rencontre d'un Canadien-Français, Pierre Douville, né sujet de France. Etabli comme marchand à Providence, il servit comme lieutenant de vaisseau pendant la guerre de l'Indépendance, puis une fois les Etats-Unis constitués, il fut rappelé en France par le roi, reçut le commandement du vaisseau de ligne l'« Impétueux », et fut tué à la bataille d'Ouessant, le 1er juin 1794, après un combat désespéré avec l'Anglais qui lui avait rasé son pont. Douville, lorsqu'on l'enterra en mer, avait aux-huit blessures. Son portrait existe encore dans la galerie de peintures de l'université de Brown. — F. DE ST-M.

JEAN MARTEL. — On a parlé beaucoup, ici et à l'étranger, des vertus prolifiques de notre race, et l'on a eu raison ; car dans l'histoire des peuples, on n'en trouve pas un seul qui ait donné des preuves de qualités prolifiques comparables à celles des peuples acadien et canadien. Pour ne parler que de celui-ci, je désire citer le nom d'un vrai « Canayon » du bon vieux temps : Jean Martel.

Il était le fils d'Honoré Martel, venu au pays vers le milieu du dix-septième siècle.

Cet Honoré Martel, qui paraît être le premier de son nom établi dans la Nouvelle-France, se fixa d'abord à Québec. En 1668, il se mariait, à Québec, avec Marguerite L'Admirant ou Lamiraud. Ils eurent quatorze enfants, dont six naquirent à Québec, quatre à la Pointe-aux-Trembles, et les quatre autres à Québec même. Ceci me porte à croire qu'il revint à la ville après avoir été demeuré à la Pointe-aux-Trembles, de 1680 à 1689.

Jean, le sujet de cet article, était le deuxième enfant de cette famille de quatorze : il naquit le 4 janvier 1671. Il se fixa à Québec, où il devint marchand, et, en 1703, à l'âge de trente-et-un ans et quelques mois, il épousa Marie-Anne Rouville.

De cette première femme, Jean Martel eut neuf enfants, tous nés à Québec, et, chose assez remarquable, tous des garçons, dont deux furent prêtres...

Vers 1722, Jean Martel, devenu veuf, paraît avoir quitté Québec pour aller s'établir à la Baie St-Paul, où il se mariait, pour la deuxième fois, à Anne Simard, en 1724. De cette deuxième union naquirent cinq enfants : trois garçons et deux filles, nés à la Baie St-Paul.

Redevenu veuf en 1731, il se remariait en 1732, pour la troisième fois, à la Baie St Paul, avec Marie-Joseph de Lavoye. De cette troisième union, il eut cinq enfants.

Veuf pour la troisième fois, en 1741, il prenait sa quatrième femme, l'année suivante. Il avait alors soixante-douze ans. Cette quatrième femme se nommait Marie-Clotilde Desbien, de l'Isle-aux-Coudres. Elle n'était âgée que de dix-huit ans !

De cette quatrième et dernière union sortirent dix enfants : trois garçons et sept filles. La dernière, Marie-Louise, naquit le 1er janvier 1761, et son père, à cette date, était âgé de quatre-vingt-dix ans !... Il mourut l'année suivante et fut inhumé à la Baie St Paul.

Ce vigoureux Jean Martel eut donc vingt-neuf enfants de ses quatre femmes et faisait baptiser lorsqu'il n'avait plus que dix ans pour finir son siècle. Quelle est la nation qui peut montrer un exemple de vigueur sénile comme celui que nous offre Jean Martel ! — AUGUSTE BECHARD.

LIEUTENANTS-GOUVERNEURS DE QUÉBEC. — Comme il semble régner une certaine confusion, pour ne pas dire plus, dans les tableaux que l'on a dressés de nos gouverneurs et lieutenants-gouverneurs, à partir de la cession jusqu'au commencement du siècle dernier, je vais essayer de mettre tout au point, à l'aide des documents officiels, la meilleure des autorités en ces matières.

Nous avons eu des gouverneurs, des lieutenants-gouverneurs pour la Province du Bas-Canada ou de Québec. Nous avons eu, en outre, et c'est ici que la confusion menace de nous entraîner dans le chaos, des gouverneurs et des lieutenants-gouverneurs de Québec. Dans son numéro de février 1901, le « Bulletin des Recherches Historiques » a mêlé ensemble les lieutenants-gouverneurs des deux groupes, avec l'intention, bien légitime du

reste, de donner une liste complète, parfaite et finale des lieutenants-gouverneurs de la Province.

C'est contre cette confusion que je m'insurge, et afin qu'elle cesse, disons, une fois pour toutes, que les lieutenants-gouverneurs de Québec, de même que les gouverneurs, étaient des similaires et nullement des civils, tandis que les autres gouvernaient toute la province, et non pas la garnison de Québec seulement.

Faisons d'abord la liste des lieutenants-gouverneurs de la Province, tout en revisant celle du « Bulletin ».

Ralph Burton fut-il lieutenant-gouverneur en 1759, comme le dit le « Bulletin » ? Je ne le crois pas, parce qu'aussitôt après la prise de Québec, Murray fut chargé du commandement des troupes à Québec, pendant qu'Amherst était revêtu de l'autorité suprême, sans être toutefois gouverneur de la Province. Après la reddition de Montréal, en 1760, le général Amherst divisa la province en trois districts militaires, dont il confia le gouvernement à Murray pour Québec, à Burton pour Trois-Rivières, et à Gage pour Montréal. Lorsqu'Amherst reçut sa nomination de commandant en chef des troupes de Sa Majesté, Gage fut remplacé à Montréal par Burton, et Haldimand succéda à Burton aux Trois-Rivières. Donc, d'après ce court résumé historique, il n'est pas correct de dire que Burton ait été lieutenant-gouverneur de la Province. Il n'y avait pas de gouverneur en titre, car Amherst ne fut pas gouverneur ; comment l'Angleterre aurait-elle pu songer à nommer un lieutenant-gouverneur, surtout en 1759, au lendemain de la bataille des plaines d'Abraham, lorsqu'on n'avait pas eu le temps de réaliser la position ?

Le premier lieutenant-gouverneur de la Province fut donc Sir Guy Carleton, en 1766. Il cessa de l'être, en 1768, alors qu'il fut nommé gouverneur en chef. En 1770, Carleton passa en Angleterre, et, cette même année, Hector Cramahé reçut la nomination de lieutenant-gouverneur, charge qu'il occupa jusqu'en 1781. Ses successeurs immédiats furent Hamilton jusqu'en 1785, Hope de 1785 à 1789, Sir Alured Clarke, de 1790 à 1795, et enfin Prescott en 1796 jusqu'au 14 décembre de la même année. Prescott devint alors gouverneur jusqu'en 1807. Sir Robert Shore Milnes, nommé lieutenant-gouverneur en 1798, n'arriva qu'en 1799, et conserva sa charge jusqu'au 28 novembre 1808, bien qu'il eut quitté la Province dès l'année 1805. Il ne cessa pas toutefois de retirer les émoluments de 1,500 louis attachés à cette haute charge. Sir N. Burton succéda immédiatement à Sir Robert, et il ne cessa d'être lieutenant-gouverneur qu'en 1832.

Récapitulons par un tableau :

1766-68, Carleton ; 1770-81, Cramahé ; 1781-85, Hamilton ; 1785-89, Hope ; 1790-95, Clarke ; 1796, 98, Prescott ; 1798-1808, Shore Milnes ; 1808-1832, Burton.

Quant aux gouverneurs, voici dans quel ordre ils se sont succédés :

1763-66, Murray ; 1768-78, Carleton ; 1778-84, Haldimand ; 1786-96, Dorchester ; 1797-1807, Prescott.

Passons maintenant aux gouverneurs et lieutenants-gouverneurs de Québec.

D'après ce que je puis voir, il n'y eut que trois gouverneurs de cette catégorie, depuis la création de leur charge jusqu'à l'union des provinces. Celui qui ouvre la liste me paraît être James Johnstone. Son successeur fut le général Slaates Long Morris, en 1798, lequel fut remplacé en 1801 par le major-général Gooday Strutt. Celui-ci disparaît en 1840.

La liste des lieutenants-gouverneurs est un peu plus longue :

1796(?) - 97, Major-général Patrick Belieu ; 1797-1810, colonel John Callow ; 1811-12, lieutenant-colonel D. Paterson ; 1813-24, lieutenant-général D. Paterson ; 1825-29, lieutenant-général L. McLean ; 1830-40, lieutenant-général W. T. Dilkes.

Comme ces divers personnages ne figurent pas sur notre liste civile, car ils étaient à la solde de l'Angleterre, nous ne pouvons les suivre et fournir des renseignements sur la carrière de chacun d'eux. Qu'il nous suffise de bien comprendre la nature de leurs fonctions, pour en conclure immédiatement qu'elles n'avaient rien de commun avec celles des gouverneurs et des lieutenants-gouverneurs de la Province de Québec. Je ne m'oppose pas à ce qu'on signale leur existence, et même leurs hauts faits d'armes, mais je tiens « mordicus » à ce qu'on ne les sorte pas de leur rang pour les confondre avec la lignée de ceux qui nous gouvernent politiquement et civilement, sans fusils ni poudre. — N.-E. DIONNE.

LES RUISSEAUX BELLEBORNE ET SAINT-DENIS. — Wolfe, avec ses soldats, est-il monté par la coulée du ruisseau Belleborne ou par celle du ruisseau Saint-Denis pour venir livrer la bataille des Plaines d'Abraham, le matin du 13 septembre 1759 ?

Le ruisseau Belleborne est depuis 1860 la borne sud entre Spencer Grange (démembrement de Spencer Wood), et la propriété connue sous le nom de Woodfield, où est maintenant le cimetière Saint-Patrice. J'ai demeuré plusieurs années à Woodfield, avec ma tante, pendant que je fréquentais l'école classique du Dr Lundy, et, ensuite, le High School de Québec. Parmi mes compagnons de classes se trouvaient MM. David et William Price, qui, eux, demeuraient à Wolfe-field. Avec mes compagnons, il y a soixante ans, j'allais jouer sur les côtes de cette propriété, et souvent l'on visitait la coulée du ruisseau Saint-Denis par laquelle Wolfe et ses soldats montèrent sur les Plaines d'Abraham. Cette coulée est située entre la propriété de Spencer Wood et la résidence de la famille Price, à l'est de Spencer Wood.

Il y a soixante ans, l'endroit par où Wolfe est monté était bien connu. D'ailleurs, il suffit de visiter les deux coulées pour juger qu'il était possible et même facile de monter par la coulée qui se trouvait à une petite distance à l'ouest de la demeure des Price, et tout à fait impossible de monter dans l'autre coulée.

Je me rappelle qu'en 1888, pendant la session de la Législature, ayant été déjeuner avec les MM. Price, mes amis d'enfance, nous avons visité cette coulée et parlé longuement du fait que c'était par là que Wolfe était monté. — J. WURTELE.

SAINT-REGIS. — La mission de Saint-Régis, que les Iroquois appellent Akwesasne, peut être appelée la fille de Caughnawaga. En l'année 1752, trente familles de Caughnawaga et quelques Agniers (Mohawks) des cantons Iroquois (Etat de New-York), sous la direction du P. Billard, S. J., assistant-missionnaire de Caughnawaga, allèrent s'établir un peu plus haut que le lac Saint-François, sur la rive sud du Saint-Laurent. Cette colonie avait pour chef Pierre Karekohe, fils d'un Anglais, Tarbell, fait prisonnier à Groton, Massachusetts, en 1704. Il paraîtrait que ces familles ne pouvaient plus trouver à Caughnawaga assez de place pour leur expansion. Les autorités civiles et religieuses approuvèrent leur dessein de se grouper ailleurs ; mais leur station à la tête du lac Saint-François ne devait être que passagère, car en 1758, toutes ces familles se transportèrent à quelques milles plus haut, à l'embouchure de la rivière de Saint-Régis, où elles obtinrent du roi de France, des concessions de terres et d'îles. Le nom que les Indiens donnèrent à cet endroit : Akwesasne, « là où la perdrix bat de l'aile », indique qu'il était bien propre à la chasse. Bientôt les nouveaux Akwesasronons reçurent un renfort considérable de la bourgade iroquoise de Sewekatsi, située à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la ville d'Ogdensburg, N. Y. Le P. Picquet, P.S.S., missionnaire de Sewekatsi, devant partir pour la France, confia ses fidèles au P. Jésuite de Saint-Régis, où ils furent accueillis avec joie par le missionnaire et les gens de Karekohe.

Les PP. Jésuites firent bâtir en 1759 un moulin à farine et à scie, dont les revenus devaient servir à entretenir le missionnaire. En 1775, le P. Gordon, qui avait été à Saint-Régis depuis 1762, quitta la mission, laquelle fut administrée jusqu'en 1783, par le P. Huguet, en même temps missionnaire de Caughnawaga. En 1785, M. Denaut, alors vicaire aux Cèdres, plus tard évêque de Québec, visita la mission et y séjourna quatre semaines. A partir de 1789, la mission ne fut plus dépourvue de missionnaire résidant. Une église en pierre fut bâtie en 1792-93, en remplacement d'une chapelle qui avait jusqu'alors servi au culte ; le presbytère actuel fut construit en 1800. L'église, brûlée en 1866, reconstruite en 1868, fut réparée en 1884.

La population de Saint-Régis est actuellement de 2,500 âmes, dont 1,300 du côté du Canada, et 1,200 du côté des Etats-Unis. Il y a en tout 2,000 catholiques et 500 protestants.

Les missionnaires de Saint-Régis, à part ceux mentionnés plus haut, furent : MM. Rodrigue McDonell, 1789-1806 ; Lebrun, 1806 (quelques mois) ; Ant. Rinfret, 1807-1809 ; J.-B. Roupe, 1809-1813 ; Jos. Marcoux, 1813-1819 ; Nic. Dufresne, 1819-1826 ; Jos. Vallée, 1827-1832 ; François Marcoux, 1832-1883 ; M. Mainville, 1883-1895 ; P.-J. Bourget, 1895. — L'ABBE G. FORBES.